

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[Les lettres de François Guizot et de Dorothée de Benckendorf, princesse de Lieven : 1836-1856](#)[Collection 1840 \(février à octobre\) : L'Ambassade à Londres](#)[Item 335. Londres, Vendredi 3 avril 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

335. Londres, Vendredi 3 avril 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

6 Fichier(s)

Les mots clés

[Ambassade à Londres](#), [Diplomatie](#), [Portrait](#), [Relation François-Dorothée](#), [Réseau social et politique](#)

Relations entre les lettres

Collection 1840 (février à octobre) : L'Ambassade à Londres

Ce document *est une réponse à* :



[334. Paris, Mardi 31 mars 1840, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date 1840-04-03

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit Je n'ai pu vous écrire ce matin.

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 2, n° 370/60-61

Information générales

LangueFrançais

Cote889-890, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 4

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription335. Londres, Vendredi 3 avril 1840

5 heures

Je n'ai pu vous écrire ce matin. J'avais une longue dépêche à faire. J'ai passé avant-hier une heure avec Lord Palmerston au Foreign office pour la première fois. Je n'ai pas encore attendu. Je suis charmé de lui plaire extrêmement. J'ai été très content de ma dernière conversation. Je mets fort en pratique le système de la franchise, de la franchise la plus exacte ; ne dire ni plus ni moins, et dire au commencement ce qu'on dira à la fin. Que je voudrais causer de tout cela avec vous. Pour mon plaisir d'abord, et aussi pour mon profit. Vous ne savez pas quelle confiance j'ai dans votre jugement. Elle était grande en quittant Paris. Elle est plus grande depuis que j'ai vu Londres. Vous aviez raison en tout. Je rencontre à chaque pas les vérités que vous m'avez apprises.

Il y a des mensonges que vous rencontrerez à chaque pas, qui dépasseront toujours votre attente. Celui que vous me mandez est inconcevable, et ne m'étonne pas. Il ment par légèreté et par calcul. Il ment selon sa fantaisie, par humeur à tout hasard. Que sait-on ? Il en résultera peut-être quelque ennui, quelque embarras pour quelqu'un à qui il veut nuire ou simplement à qui il en veut. Cela lui suffit. Il sait que, dans le monde, on ne pousse pas les choses à bout ; il compte que personne ne lui cognera le nez sur son mensonge. Et si on s'en plaint, il se sauvera par un autre mensonge. Vous ne vous doutez pas de tout ce qu'il y a de faiblesse féminine et d'artifice machiavilique dans ce caractère-là. Il passe du caprice le plus soudain à la machination la plus lointaine, tour à tour étourdi et profond, et menteur aux deux titres. Je l'ai observé quelque fois, je vous jure avec une vraie curiosité, tant ce mélange de légèreté et de gravité, d'imprevoyance, et de malice savante me paraissait singulier.

Vous avez bien fait de me dire ce commérage. Dites-moi aussi un peu ce que vous a dit l'internonce sur les souffres. Ici, on semble n'en rien savoir. Je demande à tout le monde des nouvelles de cette guerre-là. Personne ne me répond, pas plus les ministres que les autres ; et ils ont vraiment l'air de ne pas me répondre par ignorance. Je prétends que c'est bien de ce tems-ci d'avoir deux guerres sur les bras, l'une à la Chine pour quelques pilules, l'autre à Naples pour des allumettes.

Je suis rentré cette nuit à 2 heures du bal que Lord Landsdown a donné à la Reine. Belle fête, comme doivent être les fêtes; rien d'extraordinaire; le train de vie habituel. Trop de monde dans la galerie, qui était la salle de bal. D'abord cette salle à un grand défaut une seule porte pour entrer et sortir. Et puis trop nue, les grands murs, ces statues éparses, tout cela est glacial. L'éclairage était beau aux deux extrémités, insuffisant au milieu. Quand je dis qu'il y avait trop de monde, c'est que tout le monde s'est entassé là comme s'ils n'avaient jamais vu, ni un bal ni la Reine. On étouffait; à la fin, les bougies brûlaient à peine ; une heure de plus elles se seraient éteintes, faute d'air comme sous la machine pneumatique. Pas une âme dans les trois salons, sauf Lord Melbourne qui dormait. Entre nous, le Prince Albert s'est endormi, sur son fauteuil à côté de la Reine qui l'a tiré par son habit pour le

réveiller. Elle était bien et n'a pas beaucoup dansé. On dit toujours, mais on ne sait toujours pas. J'ai soupé avec la Reine, son mari à sa gauche, Lord Landsdowne à la droite, le Duc de Sussex à côté de la Duchesse de Cambridge, moi à côté de la Princesse Louise. J'avais à ma gauche la Duchesse de Roxburgh, jolie et agréable. Le duc de Cambridge s'était retiré de bonne heure. J'ai vu là Lord Grey, pour la première fois. Lord Carlisle nous a présentés l'un à l'autre. Sa figure, sa tournure me plaisent extrêmement, grave et doux, avec un reste de jeunesse et une nuance de tristesse qui ne manquent pas de charme. Il est frappant à voir à côté du Duc de Wellington ; lui de six ans plus vieux, et si droit, la tête si haute, le regard pas très animé, mais capable de le redevenir si quelque chose l'intéressait. Le Duc si cassé, si courbé, la parole si épaisse l'oeil si éteint !

Je les regardais alternativement. Lord Grey m'a accueilli avec un empressement marqué. Nous avons causé, un moment, et nous ne nous sommes pas rejoints. Il m'a dit qu'il ne resterait à Londres que jusqu'à la fin de Juin. Lady Landsdowne avait invité le moins de monde possible. Les mères à plusieurs filles étaient priées de n'en amener qu'une. Fanny Cowper était très jolie. Je la trouve trop jolie. Ne me trahissez pas. Je vous dis sur les personnes toute mon impression. J'ai autant de confiance dans votre discrétion que dans votre jugement.

Lundi, 10 heures□

Que parlez-vous de grosse maladie? Si je ne connaissais la vivacité de votre imagination, je serais désolé. Je le suis déjà de vous voir ce malaise, et cette inquiétude par dessus le mal aise. Ce qui me plaît toujours, c'est qu'on vous dise du bien de moi de mes mérites et de mes succès. Pour que vous n'en ignoriez rien, je vous envoie ce fragment d'une lettre d'un de mes amis, homme d'esprit. Il vous amusera un peu. Les nouvelles de ce bon anglais sont exagérées. On ne monte pas sur les chaises; on ne s'attroupe pas devant ma porte. Mais l'empressement est grand, dans les salons et dans les rues, et très bienveillant.

Hier soir chez les Berry, que je n'ai pas trouvées ; elles étaient malades ; chez Lady Holland, qui était au spectacle; chez Lady Cadogan qui avait une petite soirée assez agréable à cause du peu de monde. J'ai causé longtemps avec Lady William Russell. J'ai vu sa science. Elle y est simple. Il y a dans tout son air et toutes ses paroles, quelque chose de très honnête et sincère.

Lady Jersey était là. Vous ne vous doutez pas qu'elle m'a raconté sa robe et Mad. Appony. Elle m'avait prié de me charger d'un petit paquet. Le paquet n'est pas venu. Je lui ai demandé pourquoi. C'était la robe qui en effet reste en suspens. Et Lady Jersey n'aura pas, pour le drawing-room, la robe quelle voulait. Elle s'en désole et s'en prend au goût de Mad. Appony. Je dîne aujourd'hui chez Mistress Stanley avec M. O'Connell.

4 heures□

J'ai eu des visites. Alava, des voyageurs français. Puis des affaires de l'ambassade à régler avec Bourqueney qui part Lundi soir, après le lever. Il y a assez de petites affaires, quoique nous ayons un consul général à qui vont la plupart. Je remets à demain à vous parler de mes dîners. C'est bien ennuyeux de traiter cela de loin. Que n'êtes-vous là, toujours là !

Adieu. Adieu. Il m'a manqué hier une lettre de ma mère. Mais j'en ai aujourd'hui. Tout va bien chez moi. Adieu! Que personne ne vous plaise à la bonne heure ; mais rien c'est trop. Je ne suis pas égoïste à ce point.

Adieu.

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur335

Date précise de la lettreVendredi 03 avril 1840

Heure5 heures

DestinataireBenckendorf, Dorothee de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionLondres (Angleterre)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/09/2018 Dernière modification le 14/01/2020

faustité par bonheur, à tout hazard. Quelqu'un
il en résultera peut-être quelque ammi, quelque
embarras pour quelqu'un à qui il veut arriver,
ou simplement à qui il en veut, cela lui
suffit. Il sait que, dans le monde, on ne
peut pas se laisser à tout ; il compte que
personne ne lui cognera le nez sur son mensonge,
et si on s'en plaint, il le cause pas un
autre mensonge. Vous ne vous doutez pas
de tout ce qu'il y a de faiblesse féminine
de caractère machiavélique dans ce caractère
là. Il passe du caprice le plus soudain à la
machiavation la plus laintaine, tous à tous
étourdi et profane, et mentent sur deux titres,
à l'air obscur quelque fois, je vous jure, sur
une vraie luxuriosité, sans le mélange de
légèreté et de gravité, d'imprudence et de
malice savante, me paraissent l'agréable.
Vous avez bien fait de me dire le contraire.

Dites-moi aussi un peu ce que vous en
dit l'entretien sur les souffrances. Ici, on
semble s'en être occupé. Je demande à tout
le monde des nouvelles de cette guerre-là.
Personne ne me répond pas plus le lendemain
que les autres, et il ont vraiment l'air de
ne pas me répondre pas signifiant. Je
présume que tout bien de ce tour-ci l'avait

leur queue de
des pitules et
Le bien de
que tout de même
Belle fête, et
d'extraordinaire
de monde dans
de bal. D'abord
une seule par
trop me dit
tout cela est
aux yeux est
Quand je suis
est que tout
Ils n'avaient
Ainsi. On est
brûlant à
Je devrais et
dans la mach
une par le
qui s'arrivent.
Est-ce qu'on
Ainsi qu'il a
détailles. Il
d'abord. Par
longues par

grand. L'industrie leur procure des la bores. L'un à la Chine pour
 amener, quelque des pitules. L'autre à Naples pour des allumettes.
 L'autre encore
 La fête de
 la, au no
 compte que
 son menage
 par un
 on les pour
 féminines
 se savant
 l'indian à la
 on à l'au
 des deux t'atag.
 au jour, avec
 ange de
 gance et de
 l'ingulier.
 commingto.
 que vous à
 l'oi, au
 suite à tout
 qu'on le.
 le, m'importe,
 et l'air est
 me. Le
 de l'air est

Le d'air vient de la nuit à 2 heures du bat
 que l'air de l'air de l'air a donné à la Chine.
 belle fête, - nous devions être la fête, - c'est
 l'extraordinaire : le train de vie habituel. Prop
 de monde dans la galerie qui était la salle
 de bal. D'abord cette salle a un grand défaut,
 une seule porte pour entrer et sortir. Si pour
 trop ma, les grands murs, les statues épaisses
 tout cela est glacé. L'air est tout bon
 aux deux extrémités, insuffisant au milieu.
 Quand je suis quit y avait trop de monde,
 tout que tout le monde est entré là comme
 l'été n'arrive jamais vu ni en bal ni la
 Reine. On étouffait à la fin, les bougies
 brûlaient à peine, une heure de plus, elle
 se secouait et s'éteint, faute d'air, comme
 dans la machine pneumatique. Pas une
 dans dans les trois salons sauf l'air Melbourne
 qui dormait. entre nous le brime et les
 l'air en l'air de son fauteuil, à côté de la
 Reine qui l'a tiré par son habit pour le
 réveiller. Elle était bien, et n'a pas beaucoup
 dans. On dit toujours, mais on ne sait
 toujours pas. Mais toujours avec la Reine, son

moi à sa gauche, Lord Lauderdale à sa droite
le duc de Rutland à côté de la Duchesse de
Cambridge, moi à côté de la Duchesse d'Ormonde.
L'après à ma gauche la Duchesse de Devonshire
folle et agréable, le duc de Cambridge
l'est retiré de bonne heure.

J'ai vu là Lord Grey pour la première
fois. Lord Castlereagh m'a présenté l'un à
l'autre. Sa figure, sa tournure me plaisent
très-mément; grave et doux, avec un air
de jeunesse et une manie de lord qui
me ravissent par sa charme. Il est frappé
à voir à côté du duc de Wellington, lui
de dix ans plus vieux et de dix ans, la tête si
haute le regard par les années, mais capable
de le redonner de quelque chose l'intéressant.
Le duc se casse, il tombe la parole de
spécie, tout si étroit ! Et les regards
alternativement. Lord Grey m'a accablé
avec un empressement marqué. Ses yeux
sont en moi-même, et nous me nous sommes
par sa suite. Il m'a dit qu'il se retirait
à l'heure, qui jusqu'à la fin de l'après.

Lady Lambton vient à moi le nom
de ^{ma} sœur, de mère à plusieurs fois, et vient
près de moi avec sa jeune. Fanny Cooper
était très folle, de la même, tout folle. Re

maître. L'après
de Paris
Salomon
fait de lui
de lui plaisir
l'entente de
fait en part
de la France
plus de moi
qu'un être
de leur côté
Dubois, et
l'après par
jugement
Elle est plus
vous, et
chaque jour
Il y a
à chaque
votre attitude
l'accusation
légèreté et

895

de trahir par de vains des des personnes
toute mon imagination. Séd autour de ce que
dans votre dévotion que dans votre jugement
Venez le bien.

Que parlez vous de votre maladie ? Si je ne
commettais la vivacité de votre imagination
je serais étalé. Et le suis déjà de vous voir
le malaise, et cette inquiétude par cette
malaise.

Le qui me plaît toujours, est qu'on vous dit
du bien de moi, de mes mérites et de mes
vertus. Sans que vous n'en ignoriez rien, je vous
envoie ce fragment d'une lettre d'un de mes
amis, homme d'esprit. Et vous amusera un peu.
Les nouvelles de ce bon Anglais sont exagérées. On
ne mente pas des les chaises, on ne s'attarde
pas devant ma porte. Mais l'impression
est grande dans les salons et dans le soir, et
très bienveillant.

Une fois chez les Berry que je n'ai pu
trouver, elle était malade; chez lady Holland
qui était au spectacle; chez lady Cadogan
qui avait une petite soirée avec elle.
À cause de peu de monde, j'ai causé longtemps
avec lady William Russell. J'ai vu la dame.
Elle y est simple. Il y a, dans tout son air et
toute la parole, quelque chose de très honnête et

Siensie.

Lady Perry était là. Vous ne savez pas
quelle ma raconte la robe et ma^{re} Appony. Elle
m'avait pris de ma charge d'un petit paquet, le
paquet n'est pas venu. Je lui ai demandé
pourquoi. C'était la robe qui en effet reste en
suspens. Et lady Perry n'aura pas, pour le
cravating-mans, la robe quelle voulait. Elle
l'en dit et l'en prend au fruit de ma^{re}
Appony.

Je suis aujourd'hui chez miss^{is} Stanley
avec le O'Connell.

Le bon.

J'ai eu des visites, l'élisa, etc. voyageurs français.
Puis de l'affaire de l'ambassade à régler avec
Bourquigny qui part lundi soir, après le lever.
Il y a assez de petites affaires, quoique nous
ayions un consul général à qui vont la plupart.
Je compte à demain à vous parler de mes
dîners. C'est bien convenu de visiter cela de
loin. Que dites-vous de l'ajournement là!

Adieu. Adieu. Il me manquait bien une
lettre de ma mère. Mais j'en ai aujourd'hui.
C'est va bien chez moi. Adieu. Les personnes
ne vous plaisent, et le bonjour, mais rien
est long. Je ne suis pas égale à ce point.
Adieu.

Paris le 26 Oct
Cher Monsieur
à Hambourg
mariage

la première
vante l'un
me plaisant
avec un acte
positif qui
Il est frappant
l'empire, lui
et la tête de
man capable
l'entendement
souché de
rapports
à remettre
à son tour
mon discours
me restant
à l'heure.
elle le même
elle est une
un grand
jeté. Ne

Je suis pu vous écrire ce
matin. J'avais une longue dépêche à faire.
Sur point vous hier l'un bon avec l'acte
d'abonnement par l'ancien office pour la première
fois. Je n'ai pas encore attendu de lui chaque
de lui plaire extrêmement. J'ai été très
content de ma dernière conversation. Je mets
fort en pratique le système de la franchise,
de la franchise la plus exacte. Je n'ai ni
plus, ni moins, et dire au commencement ce
qu'en sera à la fin. Que je voudrais cause
de tout cela avec vous. Pour mon plaisir
d'abord, et aussi pour mon profit. Vous ne
savez pas quelle confiance j'ai dans votre
jugement. Elle est grande en quittant Paris.
Elle est plus grande depuis que j'ai vu Londres.
Vous avez raison en tout. Je rencontre à
chaque pas les vices, que vous m'avez appris.

Il y a de nombreux que vous rencontrerez
à chaque pas, qui dépasseront toujours
votre attente. Celui que vous me menez est
inconcevable et ne méritent pas. Il faut fuir
l'ignorance et par talent. Il faut être la

9

8